

Avi Mograbi

Robert Daudelin

Numéro 163, septembre 2013

100 cinéastes qui font le cinéma contemporain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70335ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daudelin, R. (2013). Avi Mograbi. *24 images*, (163), 38–38.

Tsai Ming-liang



On attend avec impatience le dixième film de ce cinéaste né en Malaisie mais résidant à Taiwan, *Diary of Young Boy*, quatre ans après *Visage*, années pendant lesquelles le cinéaste, propriétaire d'un café, a continué de se consacrer à des performances, la première ayant été entreprise en 2008 à la demande du musée du Louvre et qui, justement, a donné *Visage*.

Avi Mograbi



Rien ne semble pouvoir arrêter le cinéaste israélien Avi Mograbi : c'est un fonceur, un combattant, un résistant – le genre d'homme dont Israël a absolument besoin pour survivre et se débarrasser de l'idéologie militariste qui domine le pays et pourrait toutes les décisions de ses dirigeants. Engagé dans des organisations laïques et pacifistes, ce fils de parents sionistes milite d'abord avec sa caméra (c'est fréquemment lui qui la porte) avec laquelle

Tsai Ming-liang fait partie la génération de la nouvelle vague taiwanaise (Hou Hsiao-hsien, Edward Yang, Wan Jen), devenue la tête de pont de l'avant-garde du cinéma asiatique. Le cinéma demeure pour eux un lieu d'expérience, et les œuvres de Tsai sont emblématiques de cette volonté de renouvellement formel des auteurs taiwanais. Les films de cet admirateur de Truffaut sont reconnaissables entre tous par leur captation inexorable du temps qui passe, des lieux de passage et d'errance traversés par des êtres fourbus de solitude, du halo de tristesse dans lequel ils baignent et qui imprègne les décors, ces réduits asphyxiants qui, pourtant, laissent éclater un érotisme (principalement homosexuel) étrange (qu'on pense à *La rivière* et à *I Don't Want to Sleep Alone*) et délicat (comme dans *Vive l'amour*).

Les films de Tsai tiennent à des motifs formels et narratifs restreints et récurrents, soit le liquide (l'eau, la pluie, la sueur, etc.), les appartements exigus et les lieux

dépeuplés (comme la salle de cinéma de *Goodbye, Dragon Inn*), les dialogues rares, les plans immobiles et, peut-être surtout, une obsession sexuelle qui ne s'exhibe pas, mais parcourt les films comme un fil rouge, véritable sujet qui enclenche la narration et ne la lâche pas. Cinéma du vide, de la moiteur, de la sueur où vit en son cœur un garçon à la beauté impénétrable : l'acteur Lee Kang-sheng. *Alter ego* du cinéaste, son corps fragile semble être l'incarnation d'un monde opaque, épuisé, douloureux. La mélancolie se glisse partout dans ces films à la plasticité unique, à la sensualité prégnante, à l'humour accidentel, à la poésie bouleversante. Comme les œuvres de ses contemporains taiwanais, celles de Tsai Ming-liang sont délibérément modernes : on peut les faire nôtres. – André Roy

« La mélancolie se glisse partout dans ces films à la plasticité unique, à la sensualité prégnante, à l'humour accidentel, à la poésie bouleversante. »

il descend sur le terrain, l'utilisant comme une arme pour bousculer les militaires de *Pour un seul de mes deux yeux* et se glisser parmi les Palestiniens qui attendent de pouvoir traverser le scandaleux *check point*.

Mais l'engagement de Mograbi se traduit aussi dans le mode de production (il est producteur, caméraman, monteur et parfois « acteur ») et dans l'écriture de ses films. C'est aussi la diversité des supports (16 et 35 mm, vidéo), des « formats » (courts et longs métrages cinéma, vidéos, clips, installations) et le recours aux trucages numériques qui illustre sa volonté de porter le combat sur tous les fronts, d'être présent là où l'histoire se fait. Cinéma essentiellement « au présent », comme l'a si bien décrit Jean-Louis Comolli, le cinéma de Mograbi veut changer le présent, bousculer ceux qui le fabriquent et l'imposent.

Z 32, le film le plus récent de Mograbi (2008) que nous ayons pu voir au Québec, est exemplaire de ce double engagement, face à la dure réalité de son pays et vis-à-vis de ses outils de créateur. Décidé à traiter

d'un sujet impossible (la mission assassine confiée à quatre jeunes militaires pour venger la mort d'un soldat israélien tué en territoire palestinien), le cinéaste multiplie les approches pour dire l'horreur de l'événement en question : visite, avec l'un des protagonistes, des lieux vraisemblables de l'expédition punitive, confession devant une caméra solitaire (Mograbi s'est retiré pour permettre au jeune soldat de tout avouer à sa fiancée), tentative même de créer (dans le salon du cinéaste) une sorte de *musical* qui raconterait cette horrible histoire... Ce foisonnement d'angles d'attaque, loin de nous éloigner de la situation dont le film veut témoigner, nous tient en haleine, nous rendant plus sensibles encore à l'injustice que constitue l'occupation des territoires palestiniens et aux horreurs qu'elle engendre. – Robert Daudelin

« Cinéma essentiellement « au présent », le cinéma de Mograbi veut changer le présent, bousculer ceux qui le fabriquent et l'imposent. »